

Olivier Paradis-Lemieux

Université du Québec à Montréal

Le *Chinatown* de Québec.
Reconstruction imaginaire
d'un quartier disparu

Forget it, Jake. It's Chinatown¹.

Roman Polanski
Chinatown

Les villes se rebâtissent continuellement sur elles-mêmes. Elles ressemblent à des organismes vivants, en perpétuelle mutation, aux corps difformes et baroques. Que reste-t-il d'un fragment de ville, d'un quartier, une fois qu'il a été rasé, que ses occupants ont été dispersés, qu'on a effacé sa trace en réédifiant sur ses restes un nouveau quartier à la vocation autre, sans y inscrire le souvenir d'un passé bien différent? Ce qui forme un quartier, ce sont les gens qui y habitent, leurs usages du lieu, leurs habitudes, ou encore l'impression qu'il laisse à ceux qui le traversent. Une fois le quartier disparu, quelle empreinte, lorsqu'il y a empreinte, a-t-il laissé dans l'imaginaire? C'est

1. Roman Polanski, *Chinatown*, États-Unis, 1974, 131 min.

cette question qui m'a mené à réfléchir sur la présence révolue d'un *Chinatown* dans la basse-ville de Québec.

Le lieu qu'on nomme, décrit, imagine, n'est jamais neutre. Il est ainsi chargé de signes, de codes, de symboles, qu'on peut identifier dans des productions culturelles diverses qui contribuent elles-mêmes à construire l'idée du lieu. Le postulat sur lequel repose cette analyse est que le lieu ne peut être saisi que par l'accumulation des discours produits à son sujet, qui se stratifient et s'interpénètrent. Il s'opposerait dans cette logique à l'espace, qui serait prédiscursif, matriciel. Ainsi, il est possible de reconstituer, par l'analyse des différents discours portant sur un lieu, la manière dont il a été élaboré dans le temps.

La ville, elle aussi, est construite par strates; son développement ne se fait pas que par étalement, mais aussi par superposition. Elle est formée par différentes époques ou étapes de développement dont les traces cohabitent les unes à côté des autres, et les unes sur les autres. Un quartier constitue ainsi tout autant un espace déterminé dans la ville qu'un témoin de son histoire, tel que l'explique Henri Lefebvre :

Le quartier [...], organisé par les forces sociales qui ont modelé la ville et organisé son développement [...], est une forme d'organisation de l'espace et du temps de la ville [...]. Il serait le point de contact le plus aisé entre l'espace géométrique et l'espace social, le point de passage de l'un à l'autre².

Le quartier chinois de Québec se présente dans le discours comme il se présentait dans l'espace urbain : fragmenté et hétérogène. Une analyse discursive du *Chinatown* de Québec est particulièrement pertinente parce que ce lieu est avant tout fondé sur des discours. C'est un lieu disparu (ou non advenu) dont il ne reste que peu ou pas de traces matérielles; les discours ne s'accordent pas sur sa forme, son

2. Henri Lefebvre cité par Maurice Imbert, « Quartier », Pierre Merlin et Françoise Choay [dir.], *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, Paris, Presses universitaires de France, 2000 [1988], p. 696.

évolution, ni sur sa chute. L'idée — le stéréotype — de *Chinatown* fédère cependant ces discours sur la présence chinoise à Québec.

La compréhension de la notion de discours sera ici assez large et convoquera, en soi, l'essentiel de la production culturelle : ce qui est énoncé par l'humain et qui laisse une trace. Si l'ensemble des discours sur un lieu est, à la manière de la ville, stratifié en couches discursives, on arrive à retrouver quelques représentations du *Chinatown* de Québec dans des réseaux discursifs assez différents. Afin d'analyser ces traces peu nombreuses et plutôt éparses du *Chinatown*, je les ai regroupées selon trois types : médiatique, fictionnel et patrimonial.

Mon analyse du discours patrimonial portera sur deux sites Internet issus de la communauté chinoise de Québec : *Le quartier chinois virtuel de Québec*³, segment « historique » du site Internet de la communauté chinoise de Québec, qui aspire à devenir une forme d'encyclopédie du *Chinatown* de Québec en organisant le savoir sur le lieu; et le *Chinatown Museum of Quebec*⁴, pamphlet sous forme de parchemin virtuel ayant plus à voir avec l'art Web, et qui tente, au contraire, de déconstruire l'idée du lieu, ou plutôt de la reconstruire à sa façon autour de l'idée du *One-Building Chinatown*. Bien qu'il y ait eu au moins deux autres œuvres fictionnelles ayant porté en partie ou en totalité sur le *Chinatown* de Québec⁵, d'aucuns affirment que si le quartier n'a pas sombré dans l'oubli le plus complet, c'est parce qu'une œuvre majeure

3. Jocelyn Toy, « Le quartier chinois virtuel de Québec », <http://lechinois.ca/quartierchinois/quartierchinois.htm> (28 février 2011). Le site Web de Jocelyn Toy est un portail fourre-tout où sont présentées autant l'histoire de la communauté chinoise de Québec que les activités actuelles de cette communauté. Mon analyse ne porte que sur la portion historique de son site. Jocelyn Toy, maître d'arts martiaux, est le membre le plus médiatiquement connu de la communauté chinoise de Québec.

4. Benoit Woo, « *Chinatown Museum of Quebec* », <http://sites.google.com/site/chinatownmuseumofquebec> (12 février 2011).

5. Voir *Le théâtre de la maison céleste* de Mariette Bouillet (non publié), qui a eu un nombre très limité de représentations au Studio d'Essai de Méduse, à Québec, à l'automne 2004 et pour laquelle il ne subsiste désormais que quelques comptes-rendus, ainsi que le court roman d'André Lamontagne, *Les fossoyeurs*, Ottawa, Éditions David, 2010, 151 p.

du théâtre québécois le met en scène, soit *La trilogie des dragons*⁶ de Robert Lepage. La trame narrative de la pièce et la traversée des divers *Chinatowns* qu'elle propose donneront l'impression à de nombreux observateurs qu'elle a ouvert « les horizons du théâtre québécois. Pour la première fois, un spectacle d'ici se donnait le droit de voyager, "de parler de nous en allant vers l'autre"⁷ ». La première partie de la pièce, « Le Dragon vert », situe son action dans le quartier chinois de Québec durant l'entre-deux-guerres. Enfin, je m'attarderai, à partir d'une série d'articles du quotidien de Québec *Le Soleil* publiés dans les années 90 et 2000, au retour en force de l'idée qu'il y avait dans la basse-ville, adossé à la falaise, un *Chinatown*.

Le prologue de *La trilogie des dragons* saisit en quelques phrases l'esprit du lieu, ou plutôt, les éléments structurants de l'idée du lieu qui traversent les différents discours et qu'on pourrait qualifier d'autant de paradigmes du lieu, que je reformule à ma manière.

« It used to be a
*Chinatown*⁸ [...]. »

La présence chinoise à Québec est
marquée par l'idée et le stéréotype
de *Chinatown*.

« Aujourd'hui, c'est un
stationnement⁹ [...]. »

L'histoire du quartier chinois de
Québec est liée à la modernisation
urbaine et à la destruction des
quartiers populaires.

« Si tu grattes le sol avec
tes ongles [tu trouveras] les
fondations des maisons des
Chinois qui vivaient ici¹⁰. »

Lieu disparu, effacé, qui a périclité,
ou qui, peut-être, n'est jamais
advenu, le quartier chinois existe
désormais dans la tension entre
lieu disparu et devoir de mémoire.

6. Marie Brassard, Jean Casault, Lorraine Côté, Marie Gignac, Robert Lepage et Marie Michaud, *La trilogie des dragons*, Québec, L'instant même, 2005, 171 p.

7. Patrick Caux et Bernard Gilbert, *Ex Machina : chantiers d'écriture scénique*, Québec, L'instant même, 2007, p. 10.

8. Marie Brassard *et al.*, *op. cit.*, p.15.

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*, p. 16-17.

Le stéréotype de *Chinatown*

Le quartier chinois de Québec s'est développé, modestement, au XX^e siècle, au cœur du quartier Saint-Roch, soit le centre-ville historique de Québec, principalement autour de la Mission catholique chinoise, qui changea d'adresse à quelques reprises, et du centre de rassemblement des partisans du Kuomintang, situé au 617, rue Saint-Vallier Est. La présence chinoise s'est surtout affirmée entre la rue Saint-Vallier Est et le boulevard Charest, autour du carré Lépine. L'hypothèse que je vais mettre de l'avant ici est que le *Chinatown* de Québec a existé parce que l'idée de *Chinatown* existe. Le quartier chinois de Québec n'a jamais été en soi un quartier aux frontières délimitées, et il y avait plus de non-Chinois que de Chinois dans les limites de ce qu'on peut considérer comme ayant été le *Chinatown* : « *But from a Quebec City municipal government point-of-view, there were no official Chinatown borders voted by the municipal council. Understandable in a way because there were more Occidentals than Chinese in any given city block of residents*¹¹. »

La présence de Chinois dans la ville de Québec est attestée dès le début du siècle — elle était essentiellement masculine — avant de connaître une rapide augmentation entre 1950 et 1970, à la suite de la levée de plusieurs restrictions sur l'immigration asiatique. À leur arrivée, leur activité économique est essentiellement concentrée dans le secteur de la blanchisserie. On compte, à son apogée en 1936, une trentaine de buanderies chinoises pour l'ensemble de la ville de Québec, alors que le nombre de restaurants chinois ne dépasse jamais la dizaine avant les années 60. S'il y avait concentration dans le quartier Saint-Roch, celle-ci n'est toutefois pas évidente à établir. Seulement note-t-on une quasi-disparition des buanderies dans la ville après 1970, le nombre de restaurants déclinant rapidement à partir des années 80¹².

11. Benoit Woo, *op. cit.* : « *Mais, selon l'administration de la ville de Québec, le Chinatown n'a pas eu de frontières officielles votées par le conseil municipal. Ce qui est compréhensible puisqu'il y avait plus d'Occidentaux que de Chinois dans n'importe quelle section de la ville.* » [je traduis]

12. Christian Samson, « Cent vingt ans de présence chinoise à Québec », http://lechinois.ca/quartierchinois/histoire/presence_chinoise_01.htm (19 octobre 2010).

Le *Chinatown* disparu est pour la communauté chinoise de Québec un point de repère identitaire. Il est irrémédiablement lié à l'histoire de sa propre dissolution, dont le contexte est parfois légèrement modifié afin de servir un certain discours social et politique, mais il est surtout lié à l'histoire de la déliquescence du quartier populaire Saint-Roch. Le *Chinatown* de Québec fut excessivement modeste. Cependant, il est marqué dans l'imaginaire par l'idée de *Chinatown*.

Qu'est-ce qu'un *Chinatown*? Si la question apparaît simple, la réponse l'est moins. Selon David Chuenyan Lai, auteur de *Chinatowns : Towns within Cities in Canada*, il n'y a pas de définition précise du terme. Celui-ci est utilisé pour caractériser n'importe quel quartier chinois de n'importe quelle ville située à l'extérieur de Chine. Or, il prend des connotations différentes en fonction de la relation qu'on entretient avec le lieu :

These neighbourhoods are seen to exist not only by their inhabitants but also by other city residents, but are not easy to define. For example, concepts about a *Chinatown* vary from person to person, place to place, and time to time. A *Chinatown* may be conceived of as Chinese living quarters in a particular section of a city or as an agglomeration of Chinese restaurants, grocery stores, and other businesses, or as a concentration of both Chinese people and businesses in one area. To some people, *Chinatown* is a slum or a skid row district, but to others it is a tourist attraction. Some people may regard a *Chinatown* as an identity and a root of Chinese heritage in the host society, but others may think *Chinatown* is a low-rent neighbourhood for poor and elderly people or a reception area for new immigrants who have problems assimilating into the host society. It is also impossible to formulate one acceptable definition for *Chinatowns* because they change in time and space; the definition depends on type and/or the stage of a *Chinatown's* growth according to the stage development model¹³.

13. David Chuenyan Lai, *Chinatowns: Towns Within Cities in Canada*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1988, p. 274 : « Ces quartiers existent non seulement pour leurs habitants, mais aussi pour les autres résidents de la ville, mais ne sont pas faciles à définir. Par exemple, le concept de *Chinatown* peut

Il apparaît ainsi difficile de s'arrêter sur un seul stéréotype permettant de saisir ce que ce serait un *Chinatown*. Tout lieu possède sa propre complexité, et ce passage de l'ouvrage de David Chuenyan Lai montre bien comment il peut s'avérer ardu de vouloir arrêter une définition de ce que serait un certain lieu, le *Chinatown*, pour ensuite voir comment les discours seraient imprégnés de cette idée. David Chuenyan Lai poursuit toutefois sa réflexion en spécifiant le caractère de « ville intérieure » du *Chinatown* historique¹⁴. Plus qu'un quartier, le *Chinatown* est une ville dans la ville, qui, lors des phases ultérieures de son développement, finit par développer ses propres institutions et même, son gouvernement parallèle. Le *Chinatown* historique est une enclave urbaine au sein de laquelle la population chinoise vit et travaille. Les échanges avec la population locale sont, surtout au début du siècle, très limités en raison de la barrière de la langue. Si le *Chinatown* est une enclave urbaine, c'est qu'on peut lui attribuer des frontières claires, mais évolutives, et que le quartier possède une cohésion et une cohérence interne faciles à identifier. Cependant, et c'est ici que le glissement se produit dans le cas du *Chinatown* de Québec, celui-ci n'a jamais possédé cette cohésion et cette cohérence interne, pas plus qu'il n'a eu de frontières, de délimitations. Si le site *Le quartier chinois virtuel de Québec*

varier en fonction de la personne, du lieu et de l'époque. Un *Chinatown* peut être conçu comme étant les habitations où vit la population chinoise dans une section spécifique d'une ville, ou une agglomération de restaurants chinois, d'épiceries et d'autres commerces, ou encore une concentration de résidences et de commerces dans un endroit donné. Pour certains, un *Chinatown* est un bidonville, ou les bas-fonds d'une ville, mais pour d'autres c'est une attraction touristique. Certains peuvent considérer qu'un *Chinatown* est l'identité et la racine du patrimoine chinois dans la société d'accueil, alors que d'autres peuvent penser au *Chinatown* en tant que quartier dont les loyers sont bon marché pour les pauvres et les personnes âgées ou un endroit d'accueil pour les nouveaux immigrants qui ont des difficultés à s'intégrer à la société hôte. Il est par ailleurs impossible de formuler une définition acceptable pour les *Chinatowns* parce qu'ils changent dans le temps et l'espace; la définition dépend du type et/ou du stade de développement du *Chinatown* conformément au modèle de développement [que l'auteur présente dans sa thèse]. » [je traduis]

14. *Ibid.*, p. 4. L'auteur établit une distinction entre les *Chinatowns* historiques pré-Deuxième Guerre mondiale [*Old Chinatowns*] et les *Chinatowns* modernes [*New Chinatowns*], post-Deuxième Guerre mondiale. Le *Chinatown* de Québec ferait partie de la première catégorie.

montre qu'il y a eu divers signes d'une présence chinoise en basse-ville, il n'arrive pas à démontrer une quelconque organisation spatiale. Le modèle de développement du *Chinatown* historique au Canada¹⁵, présenté par David Chuenyan Lai, ne s'accorde pas vraiment avec celui de Québec. Bien que la densité de la population d'origine chinoise ait été à un moment plus grande dans Saint-Roch, celle-ci ne s'est jamais développée de manière tentaculaire autour d'un centre historique pour investir toute une section de la ville. Or, la reconduction discursive du stéréotype de *Chinatown* arrive à produire cette cohérence. Ce que l'organisation urbaine n'a jamais totalement fait, le discours, lui, le produit. C'est en ce sens surtout qu'il y a reconstruction imaginaire d'un *Chinatown* à Québec.

Les différents *Chinatowns* canadiens, et bien évidemment leurs habitants, furent l'objet d'une série de stéréotypes qui contribuent à l'image mythique du *Chinatown*. Ainsi, selon David Chuenyan Lai, la population locale — caucasienne et canadienne (d'origine anglaise ou française) — percevait les *Chinatowns* historiques comme étant « a segregated, mysterious ghetto of prostitution, gambling, opium-smoking, and other vices¹⁶ ». Lieu du vice, donc, et du monde interlope. C'est en partie ce que nous retrouvons dans la première partie de *La trilogie des dragons* de Robert Lepage. L'action se déroule au début du XX^e siècle, principalement autour d'une buanderie tenue par un Chinois (qui sera éventuellement remplacé par son fils), objet de ragots et de mesquineries de la part des jeunes filles. Il représente la figure devenue presque classique du Chinois qui converse avec difficulté et qui possède un accent caractéristique; il est aussi un joueur invétéré, s'exaltant littéralement devant toute perspective de faire de l'argent, ruinant un barbier francophone dans son tripot et faisant découvrir l'opium à un commerçant anglais. L'imaginaire du *Chinatown* de Québec dans la pièce est entièrement occupé par les stéréotypes véhiculés par l'idée de *Chinatown*. Nous ne sommes pas chez Lepage dans le particulier du

15. *Ibid.*, p. 6.

16. *Ibid.*, p. xv : « un endroit à part, un ghetto mystérieux où avaient lieu prostitution, jeu, consommation d'opium et autres vices. » [je traduis]

Chinatown de Québec, mais dans n'importe quel *Chinatown* occidental. La pièce est construite en trois parties, trois dragons, dans autant de villes (Québec, Toronto et Vancouver), et les différences entre l'un et l'autre des *Chinatowns* ne sont à peu près pas marquées. Le style de Lepage — théâtre d'objets et de transitions fluides, théâtre d'images, avant d'être un théâtre de la parole — produit l'effet que le texte, simple, se nourrit des stéréotypes¹⁷.

Les stéréotypes sur lesquels est construite la première partie de *La trilogie des dragons* correspondent à la définition proposée par Ruth Amossy dans son ouvrage *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype* : « Le stéréotype constitue l'équivalent de l'objet standardisé dans le domaine culturel. Il est l'image préfabriquée, toujours semblable à elle-même, que la collectivité fait monotonement circuler dans les esprits et les textes¹⁸. » Cependant, la présence chinoise à Québec est davantage marquée par l'idée et le stéréotype de *Chinatown* que par les stéréotypes associés aux habitants des *Chinatowns* historiques, qu'on retrouve seulement dans la pièce de Lepage. Ceci s'explique en partie par le fait que la pièce de Lepage est la seule représentation du rapport entre les Occidentaux et les habitants du quartier chinois.

Dans l'imaginaire, le *Chinatown* constitue aussi un pont entre l'ici et l'ailleurs, un morceau de Chine transplanté en Amérique. Souvent, on associe ce type de quartier à l'image moderne du *Chinatown* issue des différents mouvements de remise en valeur des quartiers ethniques et historiques après les années 70. Au stéréotype du *Chinatown* historique comme lieu du vice s'ajoute celui des *Chinatowns* actuels avec leurs dragons décoratifs et leurs portes ouvrées. Ces quartiers chinois modernes sont essentiellement des lieux qui recherchent une visibilité, qui veulent devenir un *Chinatown* à visiter. Bella Dicks suggère qu'un lieu utilise des dispositifs (« display ») afin d'être aisément compréhensible et saisissable pour ses visiteurs : « So now, when they

17. Le stéréotype est ici perçu comme un procédé d'évocation et non une calamité.

18. Ruth Amossy, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, 1991, p. 21.

arrive at a place marked out as a destination, visitors expect to be offered interesting and condensed sites of cultural display that allow them to glimpse immediately the “essence” of the local life-world¹⁹. » C’est en approfondissant cette réflexion qu’on arrive à comprendre l’accent qui est mis, dans les deux sites Internet issus de la communauté chinoise mais aussi dans un certain nombre d’articles de journaux, sur la présence d’une affiche historique en chinois, rue Saint-Vallier. Cette affiche est à la fois un repère identitaire pour la communauté — la preuve d’une existence —, et l’ultime manière qu’a ce lieu d’être visible, et donc visitable. Elle est un signe qui authentifie le passé autant aux yeux des gens de la communauté qu’à ceux des visiteurs. Elle constitue le seul élément archéologique qui légitime les discours autour du *Chinatown*.

Si les médias contribuent à construire et à perpétuer le mythe du *Chinatown*, la simplification produite par le discours journalistique conduit, cependant, à une déformation au plan imaginaire. Le stéréotype du *Chinatown* en tant que ville intérieure prend toute la place et se superpose au lieu réel, désormais disparu. Dans le journal *Le Soleil*, on cherche à se remémorer l’existence d’un *Chinatown* à Québec. Il n’y a, essentiellement, qu’une seule manière d’évoquer la présence chinoise en basse-ville dans le discours journalistique : la dénomination, simpliste, du lieu en tant que *Chinatown* / quartier chinois et l’énumération des marques représentatives du stéréotype (personnes d’origine chinoise, buanderies et restaurants, enseignes). Nommer le lieu permet de convoquer un imaginaire considéré comme partagé par tous, celui d’une ville intérieure, exotique et pittoresque.

Là, il ne reste rien de ce qui fut, il y a quelques décennies à peine, le quartier chinois de Québec. “Le plus vieux au Canada”, précise notre guide. Dans les années 50, une soixantaine de familles chinoises vivaient dans le secteur,

19. Bella Dicks, *Culture on Display. The Production of Contemporary Visitability*, Maidenhead, Open University Press, 2004, p. 4 : « Désormais, lorsqu’ils arrivent dans un endroit identifié comme une destination, les visiteurs s’attendent à se faire offrir des dispositifs culturels, intéressants et condensés, qui leur permettent d’entrevoir immédiatement l’“essence” de la vie locale. » [je traduis]

ceinturé au nord par le boulevard Charest, et au sud par la rue Saint-Vallier Est, la "rue des Chinois", comme certains l'appelaient jadis. Il y avait des restaurants partout, jusque sur la côte d'Abraham, sur la rue de la Couronne. On y trouvait des blanchisseries. Aujourd'hui, pratiquement rien²⁰.

Dans l'exemple précédent, Gilles Carignan utilise les termes « secteur » et « ceinturé », aux côtés de celui de « quartier », renforçant ainsi l'impression d'une ville dans la ville. Rarement dans le discours journalistique — en fait, selon mes recherches, jamais — est expliqué le caractère modeste et fragmentaire du quartier chinois de Québec, son manque d'organisation et de cohésion, sa dispersion dans l'espace urbain de Saint-Roch. Les écrits journalistiques donnent plutôt l'impression qu'il y avait là un *Chinatown* en toutes lettres, comme celui de Montréal. Que c'est un *Chinatown* aux portes dorées, à la forte densité commerciale et humaine, qui aurait disparu. Cette déformation s'explique en partie parce que la mémoire du lieu est parcellaire, l'histoire des Chinois de Québec étant, pour l'essentiel, non écrite²¹.

Comme je l'ai noté plus tôt, il existe un discours issu de l'intérieur de la communauté chinoise actuelle de Québec, porté par *Le quartier chinois virtuel de Québec* et par le *Chinatown Museum of Quebec*, qui se réapproprie le stéréotype pour essayer d'établir ce qu'était, selon la communauté, le quartier chinois de Québec, en réutilisant les grands symboles du *Chinatown*. Si ce discours est considéré ici comme patrimonial, c'est que son but est de se poser en tant que discours

20. Gilles Carignan, « Le quartier oublié. Évoqué dans *La trilogie des dragons*, l'ancien Chinatown de Québec pourrait renaître de ses cendres », *Le Soleil*, 26 février 2005, p. C10. Il est à noter que le guide de Gilles Carignan est Jocelyn Toy.

21. Un des pères de la Mission catholique chinoise déplorait d'ailleurs cet état de fait en 1993 : « L'histoire des Chinois à Québec n'a jamais été écrite », affirme le père Paul-Eugène Bouchard qui a succédé au père Adrien Caron à la Mission chinoise de Québec. « Après moi, il n'y en aura plus beaucoup qui seront au courant. » » (s.a., « Une page d'histoire : les Chinois de Québec. "Les Chinois à Québec sont mieux intégrés qu'ailleurs" — Dr Ban Seng Hoe », *Le Soleil*, 26 décembre 1993, p. C4.) L'idée d'une histoire non écrite est aussi reprise dans une des pages explicatives du site Internet *Le quartier chinois virtuel de Québec*. Il est cependant clair que les deux sites Internet issus de la communauté chinoise tentent justement d'écrire cette histoire avant qu'elle ne soit complètement oubliée.

officiel sur le lieu pour venir combler ce qui pourrait apparaître comme un vide discursif, et pour assurer la transmission d'un héritage bafoué, ou à tout le moins négligé. En fait, dans les deux cas, nous assistons à une tentative de création d'une forme de musée virtuel en rassemblant la totalité du savoir sur ce lieu. Ces deux sites Web essaient d'exposer ce qu'était le *Chinatown* de Québec : ses institutions particulières, son histoire, son évolution. Mais surtout, ils cherchent à exhumer les visages, les voix du quartier. Ils tentent de nous donner accès à la voix de l'intérieur, celle de l'expérience du lieu. Cependant, les discours présents sur les sites ne s'accordent pas entièrement. Le *Chinatown* de Québec consistait-il en une concentration chinoise organisée autour de quelques établissements et commerces, thèse développée sur le site de Jocelyn Toy, ou bien encore était-il un *One-Building Chinatown*, tel que décrit par Benoit Woo? Le discours issu de la communauté n'apparaît pas unifié. Nous devons ainsi continuer de naviguer entre différentes représentations de ce qu'était le *Chinatown* de Québec, mais, au-delà de leurs différences et de leurs désaccords, les deux sites existent pour attester une présence historique et pour demander la création d'un quartier chinois ou, à tout le moins, d'un rappel officiel du quartier.

Comme je l'ai écrit plus haut, le *Chinatown* de Québec, dans tous les discours, est à la remorque de l'imaginaire d'autres *Chinatowns* historiques, comme ceux de Victoria ou de Montréal. Bien qu'ils tentent en partie de s'éloigner des lieux communs en tentant d'aller à la rencontre du lieu tel qu'il était, les sites de Toy et de Woo sont tributaires d'un programme politique qui se construit lui aussi autour de l'idée du *Chinatown*, pour la reconnaissance de la contribution de la communauté chinoise au développement de la ville de Québec.

L'image du quartier chinois de Québec déployée dans les discours apparaît comme une image mixte, où sont surimprimées différentes visions de ce qu'était le quartier, à différentes époques. Toutefois, cet aspect composite n'est jamais mis en évidence tel quel dans les discours, il ressort de leur comparaison. Les différents intervenants semblent tous proposer leur vision, leur perception du quartier chinois, sans qu'aucune prime. D'une certaine manière, ici, c'est le stéréotype qui fait autorité.

Le « Grand Bond en avant » de la ville de Québec

Le quartier chinois de Québec est un quartier disparu. Plus encore, il ne reste pas de traces visibles de ce quartier dans Saint-Roch, hormis la vieille affiche délabrée du 617, rue Saint-Vallier Est, sur laquelle on ne voit plus qu'un caractère chinois. Contrairement à des villes abandonnées où la présence de ruines ou de bâtiments délabrés atteste leur existence passée, ce qui formait les fragments du quartier chinois de Québec a été emporté par le mouvement de rénovation urbaine amorcé lors de la Révolution tranquille. Le projet de rénovation du centre-ville de Québec, alors que dans les années 60 le quartier Saint-Roch comptait 60 % des commerces de détail de la ville, allait sonner le glas du quartier, à coup d'erreurs de planification.

Le lien de cause à effet entre le projet de rénovation de la basse-ville de Québec et la disparition du quartier chinois semble évident à première vue, les années se recoupant parfaitement; la première vague d'expropriation des terrains (plus de cent habitations et mille personnes au total), qui eut lieu de 1969 à 1976, concorde avec la rapide chute de la présence chinoise dans Saint-Roch. Cependant, bien que cela ait pu y contribuer, cette dissolution de la communauté chinoise serait surtout due au développement des villes de banlieue²². Néanmoins, la proximité

22. En ce sens, l'histoire de la disparition du quartier chinois de Québec n'est pas différente de celle des autres *Chinatowns* du Canada : « From the 1950s on, the suburban movement of the Chinese continued to deplete the population of the Old Chinatowns. Younger generations were better educated, entered various professional and non-professional occupations, and earned more money. Many began to acquire the sentiments and attitudes of the host society through education, intermarriage, the adoption of Christianity, and other means of integration. Many removed themselves literally and symbolically from their ghetto past by moving to suburbs. Therefore both behavioural and structural assimilation reduced their reliance on Chinatown, affecting its survival. » (David Chuenyan Lai, *op. cit.*, p. 277-278 : « Depuis les années 50, la migration de la communauté chinoise vers les zones suburbaines a entraîné la diminution de la population des *Chinatowns* historiques. Les nouvelles générations étaient mieux éduquées, obtenaient des emplois variés, et gagnaient plus d'argent. Plusieurs ont commencé à adopter les usages et les mœurs de la société d'accueil à travers l'éducation, le mariage avec des non-Chinois, l'adoption du christianisme, et d'autres moyens d'intégration. Plusieurs se sont eux-mêmes retirés littéralement et symboliquement de leur ancien ghetto en déménageant vers les banlieues. Ainsi, l'assimilation comportementale et structurale a réduit leur dépendance au *Chinatown*, affectant sa survie. » [je traduis])

temporelle et spatiale des deux événements a marqué l'imaginaire et cette interprétation semble aujourd'hui indissociable de l'histoire du *Chinatown* de Québec.

Cette idée est reprise dans le discours journalistique, à tort ou à raison. Selon les médias, la destruction d'une partie des quartiers populaires constitue la cause principale de la perte du quartier chinois. Selon les articles du journal *Le Soleil*, la dissolution du quartier chinois est liée aux erreurs du développement urbain de Québec, symbolisées par deux grands projets ratés. Le premier est l'autoroute Dufferin-Montmorency et ses bretelles en partie inachevées terminant leur course dans la falaise; le second est l'espace Saint-Roch, un terrain vague issu de la démolition de maisons expropriées au bas de la côte d'Abraham, ce qui est aujourd'hui le jardin Saint-Roch. « À la même époque, Saint-Roch a des airs de *Chinatown* avec la concentration importante de la population chinoise. Le quartier asiatique a toutefois disparu dans les années 70 avec la construction de l'autoroute Dufferin-Montmorency²³. » Que le quartier chinois n'ait jamais été situé à ces deux endroits et n'ait pas été touché directement par ces vagues d'expropriations n'a pas vraiment d'importance. Comme les institutions associées à la communauté chinoise de Québec se situent plus ou moins dans cette partie de la ville et que les détails de leur emplacement sont aujourd'hui oubliés, le déplacement imaginaire du quartier chinois est aisé et, surtout, sert bien le discours de contestation du développement mal planifié de la basse-ville de Québec, comme dans cet article de Julie Lemieux :

On présentera aussi le quartier chinois, qui a lui aussi été démoli pour faire place au béton, à la modernité, à l'évolution. [...] On se rend compte aujourd'hui que le béton coûte cher à entretenir, qu'il se détériore. On se rend compte de nos erreurs. Et le pire, c'est que comme société, on investit beaucoup plus dans le béton que dans l'humain²⁴.

23. Valérie Gaudreau, « Héritage multiculturel : Québec, terre d'accueil », *Le Soleil*, 31 décembre 2007, p. X33.

24. Julie Lemieux, « Si la falaise pouvait parler », *Le Soleil*, 13 juillet 2006, p. A3.

Le recours à la figure du *Chinatown* lorsqu'on cherche à traiter des erreurs dues aux différents projets de reconstruction / destruction de Saint-Roch est récent et postérieur à la pièce de Lepage, alors que dans les études sérieuses sur la rénovation urbaine de Québec et les expropriations de Saint-Roch²⁵, ni le quartier chinois ni la présence chinoise ne sont mentionnés. Le caractère marquant de la pièce de Lepage (marquant autant pour sa propre dramaturgie que pour la ville de Québec, qui y a trouvé alors son fils prodigue) semble avoir contaminé l'imaginaire du quartier Saint-Roch. Avec la disparition du quartier chinois, le discours journalistique a l'occasion de dénicher des victimes de ces erreurs architecturales et urbanistiques liées à la rénovation de la basse-ville, qui prennent ainsi la forme d'une tragédie humaine.

S'il y a reconstruction imaginaire du quartier chinois, il y a aussi destruction imaginaire. Le quartier chinois est, en ce sens, symbole de ce qu'on a détruit pour faire place à la modernité. Il faut comprendre ici que les bretelles de l'autoroute Dufferin sont perçues comme étant une des grandes erreurs du développement urbain de Québec, l'icône de la destruction inutile. Dans ce contexte, les habitants du quartier chinois deviennent le symbole de la population prise en otage par les planificateurs, démunie, sans voix, et qui n'est jamais consultée lors de ce genre de projet.

Dans la pièce de Lepage, l'autoroute Dufferin n'est toutefois pas mentionnée. Or, on retrouve, dans le prologue et l'épilogue de la pièce, la métaphore du stationnement, sous lequel le quartier chinois disparu se trouverait.

Je ne suis jamais allée en Chine [...]
Quand j'étais petite, il y avait des maisons ici [...]

25. Voir Réjean Lemoine et Olivier Vallerand, « 30 ans d'architecture à Québec : Remonter le temps », *Inter : art actuel*, n° 100, 2008, p. 40-47; Guillaume Gagné, « De l'autoroute Dufferin-Montmorency au boulevard urbain Du Vallon : quels changements? », mémoire de maîtrise, École supérieure d'aménagement du territoire et de développement régional, Université Laval, 2006, 104 f.; Ezop-Québec, *Une ville à vendre*, Québec, Conseil des œuvres et du bien-être de Québec, 1972, 559 p. Malgré son ascendance fortement marxiste, ce dernier ouvrage a fait date.

C'était le quartier chinois [...]
Aujourd'hui c'est un stationnement [...]
Plus tard, ça va peut-être devenir un parc ou une gare, ou
un cimetière²⁶ [...].

La modernité dans le texte de Lepage est une modernité engendrant le vide : le stationnement — que l'on peut associer à l'espace Saint-Roch, qui était lors de la création de la pièce un terrain vague, donc essentiellement un endroit où l'on ne circule pas, que l'on n'habite pas. La modernisation serait peut-être un oubli urbain en acte.

Entre lieu disparu et nécessité de la mémoire

La trilogie des dragons prolonge la métaphore du stationnement par l'idée qu'on pourrait y retrouver, sous le bitume, des souvenirs de villes, des souvenirs de vie.

Si tu grattes le sol avec tes ongles [...]
Tu vas retrouver de l'eau et de l'huile à moteur [...]
Si tu creuses encore [...]
Tu vas sûrement trouver des morceaux de porcelaine [...]
Du jade [...]
Et les fondations des maisons des Chinois qui vivaient ici²⁷.

Malgré que le passé ait été recouvert par l'asphalte et le béton, la connaissance du lieu appelle son souvenir. La voix de la mémoire qui ouvre la trilogie peut être comprise comme une invitation à la découverte de l'histoire, fictionnelle, du lieu. Après ce prologue, la pièce s'ouvre, dans les années 30, dans le quartier chinois de Québec. Là, le souvenir apparaît au spectateur : la blanchisserie et le tripot dans son arrière-boutique. La pièce se transporte ensuite dans deux autres époques et deux autres *Chinatowns*, ceux de Toronto et de Vancouver. L'épilogue de la pièce nous ramène dans ce même stationnement, où le texte du prologue est repris mais cette fois par certains des personnages

26. Marie Brassard *et al.*, *op. cit.*, p. 15-16. Le dialogue d'ouverture de la pièce est trilingue – le même texte est répété en français, en anglais et en chinois. Je ne garde ici que le texte en français pour alléger la présentation.

27. *Ibid.*, p. 16-17.

de la pièce plutôt que par une voix hors champ. Comme si ce passé qui avait émergé de l'acte de remémoration (celui de creuser) devait continuellement se battre contre le sable²⁸ (l'oubli) qui menace de l'ensevelir à nouveau.

Le quartier chinois de Québec pose la question de la pérennité de la mémoire urbaine. Organique (mais subissant les coups de barre des planificateurs urbains), la ville se développe sur la ville, en strates successives. Dans une ville historique comme Québec, la question de ce dont il faut se souvenir, et de comment se souvenir, est pertinente. Certains lieux sont préservés, d'autres non. La conservation est un choix, et est donc forcément orientée. Il faut noter que la présence chinoise — comme la présence anglophone en général²⁹ — s'accorde difficilement avec le grand récit de berceau de l'Amérique française qui est attaché à la Vieille Capitale. Le quartier chinois n'est pas qu'un lieu disparu, c'est aussi un lieu dont la trame urbaine cherche à *ne pas se souvenir*.

Les différents articles portant sur le quartier chinois s'interrogent sur l'oubli auquel semble condamnée une partie de l'histoire de la ville, mais aussi sur la façon de la mettre en lumière aujourd'hui. Que fait-on pour perpétuer la mémoire du lieu disparu? Doit-on le faire, et si oui, jusqu'où aller? Si un article du *Soleil* datant de 1993 se demande qui se souvient de cette « page d'histoire³⁰ », c'est aussi que le tissu urbain de Québec est exempt de traces de cette existence. Certains articles relatent les différents projets mis de l'avant pour marquer l'emplacement historique du quartier chinois. Par exemple, on a voulu développer le

28. La mise en scène de la pièce prévoit que le stationnement soit figuré par un bac à sable bordé d'un trottoir, sur lesquels se produira l'essentiel de la représentation des trois « Dragons ».

29. À ce sujet, voir Louisa Blair, *Les Anglos. La face cachée de Québec. Tome II. Depuis 1950*, Québec, Commission de la Capitale Nationale et Les Éditions Sylvain Harvey, 2005, 132 p.

30. Robert Fleury, « Une page d'histoire : les Chinois de Québec. Ils ont déjà occupé le centre-ville. Qui s'en souvient? », *Le Soleil*, 26 décembre 1993, p. C4.

jardin chinois³¹ en lieu et place des bretelles démolies de Dufferin en 2008, ou encore changer le nom d'une ruelle en rue de Xi'an³², cette rue menant à un conteneur et à un stationnement derrière le cinéma Charest (où se situait jadis la chapelle de la Mission catholique chinoise). Dans les articles, ces tentatives de commémoration sont parfois utilisées pour montrer comment, en tentant de réparer les erreurs du passé, on en produit de nouvelles.

Si la Ville de Québec pensait honorer les Chinois de Québec en rebaptisant la rue des Prairies en rue de Xi'an, elle s'est drôlement fourvoyée. Elle les a plutôt insultés! [...] Le bout de ruelle faisant face au Cinéplex Odéon, sur la rue du Pont, est probablement l'un des pires de Québec³³.

Pour certains, Québec « manque de désignations en chinois, alors que Québec a eu son quartier chinois³⁴ ». Avant que cette rue ne soit renommée, on notait en 2005 qu'il n'y avait « [p]as de lieu de mémoire, pas de plaque³⁵ ». Ces revendications soulèvent plusieurs questions : la toponymie assure-t-elle la mémoire de la ville? Marquer le territoire répare-t-il le geste de destruction, ou la volonté de disparition? L'existence de la rue de Xi'an n'est pas une commémoration directe du quartier chinois, seul son emplacement témoigne, pour celui qui connaît l'histoire du quartier, d'une présence passée.

Or, au tournant des années 2000 apparaît l'idée d'aller au-delà de la commémoration toponymique, au-delà du marquage de l'emplacement, qui de toute façon est effacé par la réorganisation urbaine : l'idée, folle peut-être, brillante autrement, de faire renaître le quartier chinois. Quelle meilleure manière y a-t-il de se souvenir que la renaissance? C'est le choix, selon David Chuenyan Lai, qu'ont fait un bon nombre de

31. Claude Vaillancourt, « Québec aura son jardin chinois », *Le Soleil*, 16 avril 2006, p. A1.

32. Ancienne capitale impériale de Chine, mais surtout ville jumelée à Québec.

33. Claudette Samson, « Un hommage jugé insultant par les Chinois », *Le Soleil*, 9 mai 2006, p. Capitale 8.

34. Robert Fleury, « Des rues comme mémoire », *Le Soleil*, 26 février 2002, p. A13.

35. Gilles Carignan, *op. cit.*

viles canadiennes en ce qui concerne leur *Chinatown* dans les trente dernières années, comme Toronto, Montréal, Vancouver ou Victoria³⁶.

Le quartier chinois virtuel de Québec, de Jocelyn Toy, représente une première tentative de faire renaître, dans le cyberspace, ce quartier. Ressusciter le quartier chinois sur le Web permet de contourner la résistance que suscite le projet de renaissance effective du quartier chinois rue Saint-Vallier, comme le démontre cet article de la journaliste Mylène Moisan datant de 2005 :

Le quartier chinois est mort, qu'il repose en paix. Le reconstruire serait de l'acharnement historique. S'il avait eu à ressusciter, il l'aurait fait de lui-même. À la limite, demandons à la Commission de la capitale nationale de faire une petite place publique, avec monument et plaque³⁷.

On pourrait percevoir dans ce discours une résistance à l'ouverture sur l'autre, comme le soulignaient les auteurs de la *Trilogie* en faisant dire à Lee : « French Canadian [...] do not open up to other cultures³⁸ », mais il faudrait approfondir et nuancer ce point de vue. À Québec, il existe une certaine fierté par rapport à l'absence de quartier ethnique :

Aujourd'hui Québec ne possède plus de *Chinatown*, pas plus que de quartiers où se trouvent une grande concentration d'immigrants. Et c'est très bien ainsi [...]. À Québec, on est très chanceux, on n'a pas ce phénomène de ghettos et il faut travailler pour l'éviter [...]. Des ghettos, c'est le pire des pires³⁹.

Québec se targue ainsi d'avoir réglé le problème de l'intégration des immigrants. Si on peut rester sceptique devant cette affirmation, il faut tout de même souligner que, pour ces journalistes, il ne faut pas confondre souvenir, commémoration et réactualisation. Au sein d'une ville qui accorde autant d'importance à la mise en valeur de son

36. Chuenyan Lai, *op. cit.*, p. 120-179.

37. Mylène Moisan, « Pâté chinois », *Le Soleil*, 3 avril 2005, p. B1.

38. Marie Brassard *et al.*, *op. cit.*, p. 53.

39. Valérie Gaudreau, *op. cit.*

patrimoine⁴⁰, la résistance à l'inscription dans le tissu urbain d'un lieu marqué par sa composante ethnique semble indiquer la présence d'un malaise face à l'immigration en général, peu importe qu'on s'en défende ou non. De l'intégration à l'effacement, il n'y a peut-être qu'un pas.

Pour les acteurs de la communauté chinoise, marquer le territoire de leur présence passe par l'exposition historique et quasi muséale de ce qu'était leur quartier, pour que la trame urbaine témoigne de ce qui serait un lieu d'origine, mais aussi d'une contribution au développement de la ville. Leurs projets virtuels souhaitent marquer une première étape vers la concrétisation de la renaissance du quartier chinois. Leurs sites Web veulent défendre et protéger la mémoire du quartier tout en appelant les dirigeants et la population de Québec à reconnaître ce passé.

Le projet de Benoit Woo, le *Chinatown Museum of Quebec*, qui se présente sous la forme d'un parchemin virtuel ou d'un manifeste, revendique la création, ou plutôt la reconnaissance officielle, du *One-Building Chinatown*. « Since the 1940s, after a change of location for the continuation their political cultural social activities [sic], Chinese old-timers call the building on 617 rue De Saint-Vallier Est street their (second) *One-Building Chinatown district*⁴¹. » Benoit Woo, par ce pamphlet, tente aussi de s'établir comme porteur du discours officiel sur le lieu, en balayant les autres représentations du quartier pour établir sa vérité : celle que le 617, rue Saint-Vallier fut et est toujours (parce qu'il n'a jamais disparu) le *Chinatown* de Québec. Ce faisant, il rejette l'idée de la disparition du quartier chinois et déplace la question de la commémoration à celle de la patrimonialisation en martelant l'idée qu'il y a eu (et qu'il y a encore) un quartier chinois à Québec.

40. On peut penser, entre autres, à la préservation de l'arrondissement historique du Vieux-Québec (inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO), ou encore au domaine Maizerets, au parc des Champs-de-Bataille, aux tours Martello, au parc du Bois-de-Coulange, etc.

41. Benoit Woo, *op. cit.* : « Depuis les années 1940, après un déménagement visant à assurer la poursuite de leurs activités politiques, culturelles et sociales, les aînés chinois appellent l'édifice du 617 rue Saint-Vallier Est leur (deuxième) *édifice-quartier chinois*. » [je traduis]

Aujourd'hui, la trame urbaine de Québec ne porte pas, ou à peu près pas, de marques de la présence chinoise dans le quartier populaire de Saint-Roch. L'analyse discursive du *Chinatown* de Québec a toutefois permis de révéler les fondements de sa construction imaginaire, en identifiant des lignes de force autour desquelles le discours sur le lieu est articulé. Déterminé par l'idée de *Chinatown*, le quartier chinois de Québec est irrémédiablement lié à l'histoire de sa disparition. Il soulève plusieurs questions importantes concernant le devoir de mémoire : faut-il se souvenir, comment se souvenir et surtout, que se cache-t-il derrière la volonté de l'oubli? Son statut historique est obscur, et ne contribue certes pas à légitimer sa commémoration. Pourtant, le quartier chinois de Québec est bien vivant dans l'imaginaire. Le stéréotype de *Chinatown* structure l'idée du lieu et fédère ainsi les discours sur la présence chinoise à Québec autour d'une figure malléable, qui s'adapte aux différentes subjectivités. Si le discours sur ce quartier n'est pas homogène, il n'en est pas moins problématique pour l'idée que la ville de Québec se fait d'elle-même et de son histoire. Son existence apparaît comme une faille dans le discours sur Québec, que plusieurs intervenants exploitent afin de critiquer différents phénomènes propres à la Vieille Capitale. L'utilisation du stéréotype de *Chinatown* et la réactualisation du lieu dans les discours semblent être toujours, au moins partiellement, politiques. Même si le quartier chinois est disparu, il a acquis le pouvoir de perturber le discours triomphaliste entourant l'homogénéité de la ville de Québec. C'est justement parce qu'il n'existe plus que sa résurgence dans le discours, inattendue et provocatrice, restera profondément subversive.